

INSTITUT DE FRANCE

DISCOURS

PRONONCÉS A L'OCCASION DU

MILLÉNAIRE DE CLUNY

Le 10 septembre 1910



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M D CCCC X

INSTITUT.

1910. — 14.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165462

DISCOURS
DE
M. RENÉ BAZIN

AU NOM DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MESSIEURS DE L'ACADÉMIE DE MÂCON,

Le centenaire d'une institution nous semble déjà digne de commémoration et d'étonnement. Que faut-il dire d'un millénaire? Je crois que les lecteurs de journaux, c'est-à-dire la plupart des hommes civilisés, n'ont pas appris sans un peu d'effarement que vous aviez invité le monde savant à célébrer l'anniversaire d'un événement qui se passa en 910, sous le règne de Charles le Simple, au commencement de la féodalité. A cette invitation, l'Académie française s'est empressée de répondre. En l'acceptant, elle a voulu honorer le magnifique souvenir dont vous êtes les gardiens, et témoigner sa gratitude à ce grand Ordre de Cluny, ou, comme on disait, à cette église de Cluny, qui

a eu, dans la France du moyen âge, la plénitude de la mission civilisatrice : apôtre de l'Évangile et de la paix, gardienne de toute science, fondatrice de toutes œuvres de charité, initiatrice de progrès littéraire et de progrès agricole, créatrice d'un art qu'elle propagea à travers toute l'Europe. Peut-être aussi l'Académie, qui est chargée de défendre la langue française contre les barbares sans cesse renaissants, a-t-elle voulu remercier l'Ordre bénédictin pour tant de mots français qu'il a préservés dans leur source latine, qu'il a préparés et créés, par ses historiens, ses orateurs et ses poètes. Elle m'a délégué pour la représenter près de vous. J'en suis heureux ; mais je le serais plus encore si je n'avais pas le sentiment de tout ce qui me manque pour parler dignement de Cluny. Sur un tel sujet, il eût fallu entendre cet homme illustre que vous aviez nommé président d'honneur de votre Congrès, M. Léopold Delisle, qui savait tout le moyen âge, qui était la science, la simplicité, la bonté même, et qui vous a écrit une lettre si émouvante la veille de sa mort. Vous vous rappelez en quels termes il donnait sa démission de l'étude des textes. « Dans ces dernières semaines, disait-il, mes infirmités de vieillesse ont pris un caractère tel, que je dois renoncer aux occupations qui ont fait le charme de ma vie. Je ne puis plus décemment garder le titre que vous avez eu l'insigne bonté de me faire donner... » Et, comme carte de visite, il tenait à vous envoyer le cliché d'un document que saint Maieul avait fait écrire par l'un de ses moines, à la fin du X^e siècle. Je me plais à croire que nous avons tous maintenu, à la présidence d'honneur, M. Léopold Delisle, malgré

sa lettre et malgré la mort, que c'est toujours sous son patronage que le Congrès vient de s'ouvrir.

Messieurs, après vous avoir apporté le salut de l'Académie et n'étant pas de ceux qui, comme vous, peuvent approfondir une époque et résoudre un problème d'histoire, je vous dirai simplement quelques-unes des réflexions qui me sont venues en lisant ou en relisant les annales de Cluny. Je n'oublie pas que le règlement du Congrès porte qu'aucune lecture ne devra dépasser un quart d'heure. Je m'y sou mets. Et, n'ayant qu'un quart d'heure pour parler de mille années, je vous demande de m'excuser si je suis incomplet.

L'histoire de Cluny est d'abord une très belle histoire religieuse, principalement dans ses trois premiers siècles. De saints personnages l'ont fondée. Des neuf premiers abbés de Cluny, cinq ont été déclarés saints ou bienheureux et un autre vénérable, ce qui fait ressembler ces origines au paradis. Leur autorité, le progrès de leur œuvre sont faits de leur perfection à tous et du génie de quelques-uns. Bernon, Odon, Maieul, Hugues, Odilon, la plupart de leurs successeurs ont, du catholicisme, le sens le plus droit, et montrent le plus entier dévouement envers la Papauté, d'où vient à l'Église sa plus grande assurance d'universalité. Ils sont d'infatigables pèlerins de Rome, où ils cherchent l'enseignement, la justice, le conseil de Pierre le porte-clefs. Notre ami à jamais regretté Ferdinand Brunetière a observé, dans une de ses conférences, à propos des grandes congrégations religieuses : « Elles sont, dans le catholicisme, l'instrument même, si je puis dire, de la

catholicité... Elles nous apparaissent comme chargées d'entretenir, dans le corps de l'Église, la circulation de l'Unité... Elles font équilibre aux tendances particularistes des clergés nationaux. » Cluny est en relations étroites et affectueuses avec la Papauté. Il donne à la chrétienté Grégoire VII, Urbain II, Pascal II, Calixte II. Plus souvent il donne au Pape des serviteurs, des amis qu'on appelle aux heures difficiles, comme fait Grégoire VII écrivant à saint Hugues : « Il nous semble que la flamme de votre affection s'en va décroissant, puisque nous ne pouvons pas obtenir de vous la consolation si souvent réclamée de votre visite. Nous invitons maintenant, du plus profond de notre cœur, votre amitié à venir nous visiter, le plus promptement possible, au milieu des grandes difficultés dans lesquelles nous nous trouvons ». Sans doute, il y eut des jours de relâchement, et même de désunion — comment n'en pas rencontrer dans mille années? — il y eut des ingrattitudes de la part de Cluny, et des défaillances. Mais le mot de fidélité peut cependant exprimer le rôle de Cluny dans l'histoire religieuse, et sa gloire la plus certaine.

Par cette fidélité qui maintenait la pureté de la foi, Cluny servait déjà la France. Il la servait encore autrement. Ces abbés qui gouvernaient l'Ordre étaient des Français, nés en Bourgogne, en Auvergne, dans le Maine, en Aquitaine, en Provence. On peut dire qu'ils régnèrent bientôt sur 2000 monastères, soumis à la règle et aux directions de Cluny. Or, c'était la culture latine et déjà l'esprit de France qu'ils répandaient à travers le monde, en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Pologne. Autour

d'eux et dès le commencement, ils avaient fondé la ville de Cluny, là où il n'y avait qu'un chenil et un rendez-vous de chasse des comtes d'Auvergne; puis, de proche en proche, civilisant la Bourgogne, ils avaient édifié des clochers blancs, abattu des forêts, labouré des champs, planté des vignes, et fait de la Bourgogne un pays prospère, mieux défriché, mieux muni et mieux bâti que les autres. Enveloppés d'abbayes et de paroisses, leurs enfants, ils étaient des voyageurs intrépides, ces abbés de la grande abbaye, et, quand ils ne pouvaient se mettre en route, ils écrivaient. Déjà, Pierre le Vénérable, au XII^e siècle, se plaint d'un mal que nous croyons d'hier et qui n'a fait que se généraliser : du poids de la correspondance. « J'ai pour amis, dit-il, presque tous les prêtres de l'Église latine. Nous ne sommes pas des ermites à Cluny : de l'Orient, de l'Occident, nous recevons des messages auxquels nous ne suffisons pas à répondre. » Ces hautes figures nous sont à peu près connues. Mais une multitude de religieux à jamais inconnus les entouraient. Ils venaient de tous les duchés, comtés et baronnies, de toutes les noblesses et de tous les servages; ils se rencontraient dans l'égalité du cloître, douce aux uns, difficile aux autres, glorieuse à tous. On les voit, dans le désordre du monde, former une société organisée, policée et juste. Que d'âmes victorieuses dans ces monastères, que d'ardeurs disciplinées, que de désirs du bien, que de fraternités candides, que de prières soutenues par l'étude et interrompues par le labeur, que de rêves aussi, tandis que le soir tombait dans le silence de la belle ruche! Ils songèrent à nous comme nous songeons à nos neveux. Il n'y

avait point de lieux au dehors où l'on entendît comme chez eux sonner l'*Alléluia*. Ils obéissaient, ils avaient la paix relative d'ici-bas, ils s'aimaient. Par eux aussi s'explique l'attrait, la puissance conquérante de la vie monastique au milieu des invasions et des guerres; par eux, fils de la France, en terre de France, se formait l'idéal d'une civilisation supérieure.

Cluny devait donc être et fut, en effet, une grande école d'art et d'artistes. Assurément, la fin première de l'Ordre n'était point celle-là. Il cherchait avant toute chose à faire des saints. Mais comme la perfection ordonne de cultiver toute force noble, saint Benoît, en écrivant sa règle, avait prévu, dès le VI^e siècle, qu'il aurait des artistes parmi ses fils spirituels, et qu'il y aurait des ateliers d'art dans les monastères de l'Ordre. Il n'avait imposé à leur liberté qu'une seule condition, la plus difficile, l'humilité. Mais elle fut respectée. A Cluny comme au Mont Cassin, nous savons qu'il y eut, à côté des frères exclusivement adonnés à la psalmodie, à la méditation de l'Évangile et au défrichement des forêts, d'autres frères qui furent calligraphes et enlumineurs, des frères statuaires, des frères mosaïstes, des frères orfèvres qui cisaient l'or et l'argent pour les ostensoirs, les ciboires, les calices, les reliquaires, des frères relieurs, des frères musiciens. Plusieurs de leurs œuvres et de leurs chefs-d'œuvre ont survécu aux révolutions et sont conservés dans nos bibliothèques et nos musées. Mais les noms des artistes ont été, dès l'origine, destinés à périr. Ces artistes ne demandaient ni le salaire de l'argent, ni celui de la gloire. Et il en fut ainsi des plus grands parmi eux, des maîtres

de l'art le plus complet et le plus éloquent : l'architecture. Les architectes, — je crois qu'on disait alors les cimenteurs de Cluny, — ont construit des milliers d'églises, de cloîtres, de salles capitulaires ; ils ont créé un style, et aujourd'hui encore, bien souvent, en France, en Espagne, en Angleterre, en Terre Sainte, même en Italie, si l'on demande quelle fut l'origine de tel monument fameux, qui l'a dessiné, qui l'a bâti et orné, le guide est obligé de répondre : Cluny, l'abbaye bourguignonne. La personne est ignorée. Tout l'honneur revient à la source magnifique, à la famille française de l'Ordre bénédictin.

A cette triple beauté morale que je viens d'indiquer, correspondait la beauté de l'édifice matériel. Les images et les descriptions anciennes donnent bien la certitude qu'ici fut bâtie une des merveilles de l'architecture religieuse. L'abbaye était un royaume ordonné, d'une ampleur qui oblige à un effort nos imaginations. Rien ne donne une plus grande idée de cette ville monastique, que le récit de la réception de 1245. En cette année-là, comme chacun le sait, l'abbaye de Cluny put héberger en même temps, avec toute leur suite, le Pape Innocent IV qui n'avait pas moins de douze cardinaux avec lui, le roi saint Louis, la reine, la mère du roi, sa sœur, son frère, l'empereur de Constantinople, d'autres princes moins importants, et cependant les chroniques ajoutent : « Malgré ces innombrables hôtes, jamais les moines ne se dérangèrent de leur dortoir, de leur réfectoire, de leur chapitre, de leur infirmerie, de leur cuisine, de leur cellier, ni d'aucuns des lieux réputés conventuels. »

Dans une histoire étendue comme celle de Cluny, chacun choisit ses haltes : les miennes furent nombreuses. Je ne puis vous les dire toutes ni les mettre selon l'ordre de mes préférences. Est-ce la fondation même, et cette chartre où l'on voit le comte d'Auvergne, chasseur passionné et dès lors bien méritant, renoncer à sa meute des bois et des prés, abandonner par amour de Dieu, pour l'expiation de ses fautes, une contrée giboyeuse, et invoquer non sans grandeur, lui seigneur du X^e siècle, la loi fraternelle et dire : « Puisque, comme chrétiens, nous sommes tous unis par les liens de la foi et de la charité, que cette donation soit encore faite pour les fidèles des temps passés, présents et futurs... Nous ordonnons que ce monastère soit à jamais un refuge pour les pauvres, qui, sortant du siècle, n'apportent en religion que leur bonne volonté » ?

Est-ce la visite d'Innocent IV ou celle d'Urbain II qui la précéda d'un siècle et demi, et ce voyage alors jusqu'au prieuré du Montet où le Pape, l'abbé saint Hugues et le sire de Bourbon, Archambaud V, s'arrêtèrent devant la tombe d'Archambaud IV mort excommunié, et où le Pape, au chant du *Miserere*, touchant de sa baguette la pierre tombale, déclara, au nom de l'autorité de saint Pierre, que le défunt, qui s'était repenti, « était réintégré dans la communauté des fidèles » ?

Est-ce la correspondance entre saint Bernard et Pierre le Vénérable, entre deux âmes qui veulent le même bien, la parfaite régularité monastique, et qui le poursuivent, l'un par la fermeté, l'autre par la persuasion, méthodes différentes qui se partagent les hommes, les triomphes et les temps ?

Est-ce encore l'épisode d'Abélard à Cluny? J'avoue m'y être arrêté. Il est si plein de sujets de réflexion, et si moderne! Ce n'est pas à la première invitation de Pierre le Vénérable, lui offrant asile, que se rendit ce conférencier magnifique et malheureux. Il fallut de nouvelles aventures et de nouvelles leçons avant que le vieil homme de lettres écoutât la voix du grand abbé qui lui répétait: « Rempli de compassion, mon cher fils, pour les fatigues que tu te donnes dans l'étude des lettres profanes et pour le lourd fardeau des connaissances humaines sous lequel tu succombes, je gémis de te voir consumer la vie dans un labeur inutile et sans soulagement. » Et il l'invitait à connaître la paix du cloître. Longtemps après, le vœu fut exaucé. Avec sa politesse achevée, son respect, sa pitié tendre, Pierre le Vénérable vint à bout de l'orgueil d'Abélard, et un jour il put écrire à Héloïse une lettre étonnante et charmante, où il racontait la mort de maître Pierre et les deux années de repentir, d'effacement et d'édification qui l'avaient précédée. « Je ne me rappelle pas, disait-il, avoir jamais vu quelqu'un dont l'extérieur et les manières annonçassent autant d'humilité. » Ce qui prouve qu'il ne faut désespérer de personne.

Est-ce la règle de saint Benoît, si vivace aujourd'hui encore, après quatorze cents ans, qu'on peut la croire immortelle?

Est-ce la charité de l'abbaye, qui répandait ses largesses sur toute la chrétienté, et qui, à Cluny même, prenait à sa charge, chaque année, 17 000 journées de pauvres, pèlerins ou voyageurs, auxquels il était donné

une livre de pain, de la viande, du poisson et une pièce d'argent?

Est-ce la liturgie, les coutumes particulières, et, par exemple, le bel honneur rendu, en considération du sacrement futur, au froment destiné à devenir hostie, et qui était élu grain à grain, parmi le blé de semence, moulu par une meule drapée d'un voile blanc, puis, réduit en farine, pétri au chant des psaumes, était cuit dans le four qu'on chauffait ce jour-là avec un bois choisi?

Oui, tous ces moments ou ces documents de l'histoire de Cluny, — et combien d'autres! — sont dignes d'attention et d'admiration. Il n'est pas jusqu'à la mort de cette branche de l'Ordre bénédictin qui n'induisse en beaucoup de réflexions ceux tout au moins qui, le long des routes, cherchent les paysages. Elle vint par bien des causes, les unes intérieures, les autres du dehors. L'esprit de sainteté, sans disparaître, s'affaiblit. Il avait triomphé de la barbarie, d'une multitude de vices et de violences, et vaincu la forêt, le marais et les bêtes sauvages. Il soutint moins longtemps l'épreuve de la richesse. Elle fut une cause de corruption que personne ne dénoncera en termes plus véhéments que ne firent plusieurs abbés et plusieurs saints. A cause de ses grands revenus, dont une notable part était cependant toujours dépensée en aumônes, Cluny tentait en même temps la rapacité du fisc royal. L'abbaye perdit la nomination de ses abbés. Elle tomba en commende. Le pouvoir civil usurpa sur elle, autant qu'il fut possible, et jusqu'à ce que, toutes les autorités distinctes ou subordonnées étant absorbées, toutes les libertés aussi, la royauté mourût de sa puis-

sance même. La Révolution ne fit qu'achever une mort commencée. L'Ordre de Cluny était bien déchu. Cependant, il restait l'ensemble magnifique et intact de l'édifice matériel, et des œuvres de charité parmi lesquelles un collège où étaient élevés les enfants de la ville. Quelques années plus tard, vous savez que tout cela était saccagé, La France, couverte de ruines, n'en avait point qui fussent plus affreuses, ni plus irréparables que celles-ci. On se demande comment une province, comment les bourgs voisins, comment la ville attenante, qui devaient l'existence, ou la prospérité, ou leur meilleure gloire à l'abbaye de Cluny, ont pu laisser périr un tel souvenir et une telle richesse. Heureusement, il est avéré aujourd'hui que les Clunyois n'ont pas seulement repoussé par la force la première bande d'incendiaires, à laquelle ils firent trois cents prisonniers, et dont ils pendirent quelques-uns en 1789, mais que, dans la suite, et jusque sous le Consulat, les habitants signèrent d'inutiles mémoires et pétitions, pour sauver l'abbaye. Nos regrets n'en sont pas diminués. Mais il est prouvé que la Bourgogne ne fut pas tout à fait ingrate : et c'est bien quelque chose

Elle se montre aujourd'hui reconnaissante. Elle convie le monde savant à payer avec elle une dette que rien n'a prescrit. Et nous devons la remercier, en la personne des organisateurs de ce Congrès, de l'initiative toute noble qu'elle a prise, et de l'hospitalité que nous recevons d'elle.

DISCOURS

DE

M. E. BABELON

AU NOM DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

MESSIEURS,

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres devait répondre avec un empressement tout particulier à l'invitation qui lui fut adressée par l'Académie de Mâcon, de se faire représenter à ces fêtes solennelles du Millénaire de l'abbaye de Cluny. Nul d'entre vous n'ignore qu'après la suppression des Institutions monastiques par la Révolution, lorsque enfin l'ordre fut rétabli dans notre pays par la main ferme du Premier Consul, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres assumait la lourde tâche de reprendre et de continuer plusieurs des grands travaux d'érudition entrepris sous l'ancien Régime par les moines Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur et demeurés inachevés : la collection monumentale des *Historiens de*

France, l'Histoire littéraire de la France; le recueil des Historiens des Croisades; le Gallia Christiana. La congrégation de Saint-Maur, dont une section de l'Institut de France s'est ainsi constituée l'héritière scientifique, n'était qu'un rameau — tardivement détaché — de la grande famille monacale dont Cluny fut la souche originaire; et voilà pourquoi l'Académie est heureuse de l'occasion que vous lui offrez, de rappeler les origines lointaines des travaux qu'elle poursuit aujourd'hui, et de rendre, en même temps, à ces Bénédictins du XVIII^e siècle dont l'érudition était devenue proverbiale, l'hommage qui est dû à de vénérables et illustres précurseurs.

C'est dans cet esprit que le savant qui était, hier encore, le doyen de notre Compagnie, Léopold Delisle, s'était fait un devoir d'accepter la présidence d'honneur de ce Congrès d'histoire et d'archéologie clunisiennes que vous avez eu la bonne pensée d'organiser. Aucun savant n'a mérité mieux que lui ce beau titre de Bénédictin laïc, que l'opinion publique se plaisait à lui décerner. Ses importants travaux sur les Archives de Cluny, dont il avait, avec sa perspicacité habituelle, distingué l'exceptionnel intérêt pour l'histoire de notre moyen âge français, l'avaient désigné à votre choix : il avait répondu cordialement à votre appel et sa dernière pensée scientifique a été pour votre Congrès. Vous avez communiqué à la presse cette lettre si touchante qu'il écrivait à votre président, quelques heures avant d'expirer, pour s'excuser sur son grand âge de ne pouvoir venir occuper la place insigne que vous aviez voulu lui réserver; en même temps, comme témoignage de sympathie et d'encouragement, il vous envoyait

un mémoire, — le dernier qu'il ait rédigé, — destiné au Recueil de vos travaux. Cet octogénaire vénéré, dont la lucidité et la vigueur intellectuelle provoquaient l'admiration, a travaillé ainsi jusqu'à la dernière heure. Est-il une carrière de savant mieux remplie que la sienne? Est-il une fin plus sereine et plus enviable? Elle ressemble par plus d'un côté à celle des plus illustres Bénédictins dont il suivait les traces dans l'érudition, Mabillon, Montfaucon, Bouquet, Ruinart, Vaissette, Calmet, d'Achery, Plancher et d'autres, qui s'en sont allés, eux aussi, après avoir fourni, dans la paix, une longue carrière d'un labeur intellectuel opiniâtre et fécond, — demeurés toute leur vie sourds aux bruits du dehors et aux vaines agitations de la ville.

Vous m'excuserez, Messieurs, si j'ai donné au début de ce discours de fête quelque chose de l'allure d'une oraison funèbre. Mais je suis sûr d'avoir répondu à vos propres sentiments en évoquant la mémoire du savant illustre et bon, dont le génie tutélaire va planer encore sur les travaux du Congrès, et qui a personnifié avec le plus d'éclat dans notre génération la tradition des études bénédictines.

Au surplus, cette fête du Millénaire de Cluny n'a-t-elle pas, par elle-même, quelque chose d'une commémoration funèbre? Nous sommes venus pour visiter et célébrer des ruines, et pour honorer les vestiges d'un monde disparu. Ici, s'élevait une basilique altière, rivale de Saint-Pierre de Rome, qui fut la merveille de l'art roman, et le prototype d'un genre architectural qui s'est propagé dans tout le monde médiéval : elle a été mise à l'encan, la pioche du démolisseur inconscient en a fait crouler les voûtes

et les tours, et un chemin passe à présent sur les dalles de la nef. A l'ombre de cette cathédrale s'abritait un merveilleux trésor d'objets d'art amassés un à un dans le cours des âges, châsses, reliquaires, objets du culte, ornements sacerdotaux d'une incomparable magnificence, et puis, l'une des plus riches et des plus anciennes bibliothèques qui fût au monde : trésor sacré, manuscrits précieux, livres d'étude, tout a été livré au pillage, brisé, lacéré, brûlé dans des feux de joie autour desquels la populace — moins excusable que les soldats d'Omar, s'il est vrai qu'ils aient brûlé la bibliothèque d'Alexandrie — a dansé pendant plusieurs jours des rondes sinistres.

Vous n'ignorez point les circonstances qui ont sauvé quelques épaves de cette bibliothèque, ainsi que les Archives, dédaignées ou oubliées par les fanatiques de la destruction. L'ensemble des chartes et registres du monastère de Cluny a pu être qualifié, sans hyperbole, de prodigieuse richesse historique, par l'érudit archiviste chargé de leur publication par le ministre de l'Instruction publique, et ces termes mêmes ne font qu'accroître nos regrets de l'irréparable perte de la Bibliothèque et du Trésor.

C'est que l'œuvre intellectuelle et artistique des moines de Cluny avait été immense, en rapport avec le merveilleux développement de leur Association, la puissance et les richesses de leur abbaye. Il appartient à d'autres que moi de caractériser la prépondérance religieuse et politique, la splendeur rayonnante de Cluny, l'action sociale et civilisatrice exercée durant les siècles de la féodalité par cette immense et agissante confédération, le rôle historique de l'abbé, chef suprême de ces légions de

moines qui peuplaient jusqu'à deux mille monastères, prieurés, chapelles ou ermitages disséminés dans toute la chrétienté et sur lesquels il régnait à la fois en père et en souverain : c'étaient, entre autres, Baume, Moissac, Saint-Martial, Uzerches, Figeac, Paray, Montierneuf, Saint-Germain-d'Auxerre, Saint-Bertin, Saint-Jean-d'Angély, Vézelay, pour ne citer que les plus beaux fleurons de la couronne monacale de la France féodale, qui furent fondés par des Clunisiens ou qui s'étaient soumis à l'obédience de Cluny.

Ces moines qui, aux rudes temps de la décadence carolingienne, s'en allaient, douze par douze, fonder jusque dans les contrées les plus lointaines des filiales de leur grande abbaye, me rappellent les Grecs du VII^e siècle avant notre ère, qui, poussés seulement par l'intérêt commercial, partaient des bords de la mer Égée, sur leurs frêles esquifs, pour aller, parfois à l'aventure, installer sur les côtes des pays barbares des colonies qui devinrent les foyers de la civilisation hellénique dans tout l'Orient. Mus par un sentiment plus noble, l'inspiration chrétienne, les disciples de saint Benoît furent de même les premiers champions de la civilisation médiévale dans l'occident de l'Europe.

Dans cette société féodale dont les deux bras agissants furent le moine et le chevalier, le moine, par l'ascendant de la religion, du savoir et de la vertu, réussit à s'imposer au chevalier dont les mœurs étaient demeurées farouches et souvent barbares. C'est ainsi que, du IX^e au XII^e siècle, ils furent les agents essentiels de la culture morale et matérielle, ces grands abbés de Cluny, les

Aimard, les Odon, les Maieul, les Odilon, les Hugues, qui intervenaient pour imposer un terme aux guerres féodales, arrêter le glaive d'un meurtrier ou la torche incendiaire des pillards; qui ouvraient l'inviolable asile de leur église, leurs hospices et leurs greniers à ceux que persécutait le bras séculier et à la foule des malades et des indigents.

Qu'on ne s'y trompe point et ne nous laissons pas illusionner par nos préjugés modernes : ces puissants abbés de Cluny, qui traitaient avec les rois, marchaient à la tête de la civilisation lorsqu'ils se firent, sans défaillance, les auxiliaires de la Papauté dans ses luttes contre les abus du pouvoir féodal ou contre le relâchement des mœurs de l'Église. Ils furent des hommes de progrès par les œuvres d'art que créèrent leurs architectes, leurs sculpteurs, leurs peintres, leurs orfèvres, leurs verriers, leurs enlumineurs. Ils furent des hommes de progrès encore lorsqu'ils fondèrent ces grandes écoles monastiques où les lettrés se pressaient pour étudier toute science divine et humaine, ou ces écoles plus humbles fréquentées par les enfants du peuple. Cluny fournit au monde médiéval non seulement des papes, des rois, des cardinaux, des évêques en grand nombre, mais des écrivains théologiens, chroniqueurs, poètes, sermonnaires, épistoliers, comme Raoul Glaber, Orderic Vital, Ulger, Udalric, Abélard, Pierre le Vénérable, dont les œuvres attestent que le cloître fut, pendant de longs siècles, le seul asile des lettres.

Mais il est un autre côté de l'activité des moines qui, au point de vue spécial où j'entends me placer, doit

suffire à leur assurer, aussi longtemps que l'humanité vivra, la reconnaissance de tout homme qui pense et réfléchit. C'est qu'ils se sont transmis de siècle en siècle, pour nous le léguer, l'inestimable trésor de la littérature antique, le conservant précieusement comme les Vestales gardaient le feu sacré. Les moines du moyen âge sont le trait d'union intellectuel, l'antiquité et l'esprit moderne. Ils ont empêché que dans l'évolution normale de l'esprit humain, il ne se produisît soudain une rupture complète, une effroyable solution de continuité qui eût rejeté la civilisation dans l'abîme et l'eût fait rétrograder pour un nombre incalculable de siècles. L'antiquité serait à peu près oubliée ou méconnue; sous la poussée de la barbarie germanique, elle eût sombré dans un désastre général bien autrement funeste que celui qui anéantit l'effort intellectuel des grandes civilisations de l'Égypte et des empires asiatiques. Privés du trésor littéraire des Grecs et des Romains, le principal fondement de notre culture moderne nous eût manqué : qui oserait apprécier les conséquences qu'eût entraînées pour l'humanité toute entière une semblable catastrophe ?

Déjà, au IV^e siècle, saint Jérôme indique la copie des manuscrits comme l'une des occupations les plus convenables et les plus utiles de l'état monastique; elle est aussi recommandée par Cassiodore au VII^e siècle. Copier un manuscrit profane ou sacré, d'après la règle de saint Benoît, est aussi méritoire qu'ensemencer un champ; donner un manuscrit à la bibliothèque d'un couvent, c'est faire œuvre pie. De là, ces écoles de copistes, d'ornemanistes, de miniaturistes, qui existaient dans tous

les monastères et sur lesquelles nous voudrions posséder des renseignements plus circonstanciés. A Saint-Benoît-sur-Loire, il y avait cinq mille écoliers et chacun d'eux, d'après la règle du XI^e siècle, était tenu de copier au moins deux volumes par an. On raconte qu'ils tenaient entre eux, parfois, comme une façon de stimuler mutuellement leur zèle, jusqu'aux propos les plus naïfs, disant, par exemple, que chaque lettre écrite ou enluminée pouvait effacer un péché.

L'atelier de Cluny, la maison-mère, était plus actif encore : on y transcrivait, outre l'Écriture Sainte et les Pères de l'Église, tout ce qui restait de la littérature profane, Aristote et Tite-Live, Ovide et Virgile, Cicéron, Horace, Térence, Juvénal, Galien et cinquante autres. Les catalogues de la bibliothèque de l'abbaye, rédigés aux XII^e et XIII^e siècles, qui nous sont parvenus, mentionnent près d'un millier d'auteurs sacrés et profanes dont les copies se répandirent au loin dans les écoles aux mains des maîtres et des étudiants.

Des érudits contemporains ont essayé de reconstituer la vie intérieure du *Scriptorium* monacal d'où sont sorties ces merveilles de calligraphie, d'enluminures, de reliure, qui sont aujourd'hui le plus précieux ornement de nos bibliothèques et que les amateurs se disputent à des prix inouïs, mais bien justifiés. Représentez-vous au travail les humbles clercs, dans les hautes salles voûtées qui ouvraient sur le cloître, groupés généralement par douze et penchés sur les feuillets de vélin préparés dans d'autres ateliers, dans le silence qui était de règle, sous la direction d'un ancien, l'*armarius*. Ceux-ci dessinent au calame

des initiales filigranées ou s'ingénient, en souriant, à créer des monstres, comme les sculpteurs des cathédrales; ceux-là décorent les marges de fleurs, d'animaux, de figures grotesques, sorties de leur imagination naïve, spirituelle, malicieuse; les peintres enluminent délicatement des lettrines à histoires ou des pages pleines, avec des ors, des bleus, des verts d'un merveilleux éclat, dont le secret même semble perdu.

Et, miracle d'humilité chrétienne, aucun de ces artistes n'a eu le souci de s'enorgueillir de son talent qui reste anonyme, car nous ne connaissons pas plus leurs noms que ceux des architectes, des sculpteurs, des peintres-verriers de nos cathédrales. Seules, les œuvres qu'ils nous ont laissées parlent à nos yeux émerveillés, attestant que des pléiades d'artistes en tous genres, dignes d'une immortelle renommée, ont peuplé les cloîtres pendant des siècles.

Cependant, dès le XIII^e siècle, l'heure de la décadence sonna pour Cluny, dont l'institution cessait de se trouver en harmonie avec l'avènement du régime monarchique. L'âme de Cluny s'envola en même temps que disparut l'État féodal auquel elle s'était si bien adaptée trois siècles durant. Les institutions humaines, quand elles sont créées sous l'empire d'un besoin social, grandissent et s'épanouissent pour le bien commun; puis, elles languissent et meurent lorsque leur rôle utile est terminé. Malheur à elles si elles ne se transforment pas à temps, si elles essayent de se survivre et de prolonger un organisme devenu suranné; leur vie factice est frappée d'impuissance et de stérilité; souvent même elle

engendre les abus et le scandale. Leurs richesses paraissent excessives, les privilèges dont elles jouissent injustifiés. Elles provoquent l'envie, suscitent la colère des foules, jusqu'à ce que le souffle des révolutions emporte l'institution tout entière, sans égard pour les services rendus autrefois. Les générations passent, l'oubli avec la poussière recouvre les ruines et puis, un jour, comme le dit Montalembert, on la traite « comme ces espèces perdues dont les ossements fossiles reparaissent de temps à autre pour exciter la curiosité ou la répugnance, mais qui ne comptent plus dans l'histoire de ce qui vit ».

Tel fut le sort de la pieuse fondation de Guillaume d'Aquitaine. Son vieux trône se dessécha; d'autres institutions monastiques, issues de lui, mais séparées et sagement réformées, surgirent comme une réaction contre l'abus des richesses et l'égoïsme dont Cluny, surtout au temps des abbés commendataires, donna trop souvent le scandaleux spectacle.

Un des derniers rejetons de l'arbre merveilleux planté par saint Benoît, fut cette congrégation de Saint-Maur, dont je parlais en commençant, et qui, au XVIII^e siècle, sous une règle appropriée aux études intellectuelles, compta parmi ses membres de dignes successeurs des compagnons des grands abbés du XI^e siècle.

« Il faut, dit leur Chapitre général assemblé à Saint-Germain-des-Prés en 1766, que la congrégation montre à l'État des hommes utiles dans tous les genres, et que leurs occupations, marquées au coin de l'amour de la patrie, apprennent aux Français qu'il est dans nos cloîtres d'autres Français estimables, qui, contents de peu,

s'efforcent d'accomplir des travaux utiles à la nation. »

Quel noble langage, Messieurs, et quel beau programme ! Pourquoi faut-il que sa réalisation ait été brutalement arrêtée par la violence légale compliquée d'un fatal incendie ! Un demi-siècle plus tard, un savant bourguignon, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et qui fut, à l'École des Chartes, le maître de Léopold Delisle, appréciait en une page admirable l'œuvre et le caractère des Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés :

« Ces religieux, écrivait Benjamin Guérard en 1844, alliaient le savoir à la piété et se partageaient entre la culture des lettres et les devoirs de la vie monastique. Les rivalités et les jalousies, si communes parmi les écrivains, furent rares au milieu d'eux. Lorsqu'ils parlent de leurs devanciers, c'est toujours dans les termes du respect et de la piété filiale ; s'il s'agit de leurs collaborateurs, de leurs émules, ils font abnégation d'eux-mêmes et s'empressent de rapporter à ceux-ci le mérite de leur propre travail... La science de ces hommes illustres était encore relevée par la modestie. Leurs noms sont omis dans beaucoup de leurs œuvres ; ils étaient omis même dans les courtes inscriptions qui couvraient leurs humbles tombeaux. Dans la chapelle de la Vierge, sur une petite pierre carrée, on lisait seulement *X décembre 1746*, et c'était la tombe de Bernard de Montfaucon. Sur une autre : *X avril 1756*, c'était celle de Joseph Vaissète. Sur une troisième : *XXVIII décembre 1707*, c'était celle de Mabillon ; c'était cette tombe que le légat de la Cour de Rome, à son arrivée en France, venait visiter de la part du Souverain Pontife, et c'était sur

cette pierre sans nom, mais célèbre dans toute la chrétienté, qu'il s'inclinait avec respect et qu'il déposait l'hommage et les prières du chef de l'Église. En butte aux attaques des philosophes du XVIII^e siècle, on fermait les yeux sur leurs services et l'on demandait en quoi ils étaient bons à l'État... »

Cependant, remarque ensuite Benjamin Guérard, l'importance et l'utilité de leurs écrits est universellement reconnue. Ils sont, ajouterons-nous, la base des travaux modernes sur le moyen âge et constituent le patrimoine de gloire de la France en regard de l'érudition allemande.

L'histoire, inaccessible aux fluctuations de l'opinion, doit la justice aux moines bénédictins, dont la devise, il convient peut-être de ne pas l'oublier, est le mot *Pax*. Vers l'an mil, ces hommes pieux, instruits et dévoués au bien public, imaginèrent la *Trêve de Dieu*, pour que les populations, tourmentées par le fléau des guerres féodales, pussent jouir au moins des bienfaits d'une paix intermittente. N'ont-ils pas le droit, aujourd'hui, après dix siècles, de demander à leur tour, à leurs ennemis, — s'ils en ont encore, — de faire trêve à leurs attaques? trêve au moins pendant la durée de ces assises intellectuelles auxquelles sont venus prendre part des hommes d'opinions philosophiques sans doute diverses, mais qui, tous, saluent dans les Bénédictins de Cluny les apôtres de la civilisation et les protecteurs des lettres au moyen âge, et dans les Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, les promoteurs du grand rôle de la France dans l'érudition historique.

DISCOURS

DE

M. IMBART DE LA TOUR

AU NOM DE L'ACADÉMIE
DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

MESSIEURS,

L'Académie des Sciences morales et politiques vous adresse un cordial salut.

Quand votre appel se fit entendre, nous n'avons pas hésité. Au corps savant qui avait pris l'initiative de ces réunions, nous étions heureux de donner un témoignage public de notre estime; à l'Ordre illustre qui, pendant plus de huit siècles, a rayonné sur la France et sur l'Europe, nous sommes fiers aujourd'hui d'offrir notre public hommage. A vrai dire, cette fête de la sainteté n'est-elle pas aussi celle de la science? Cette commémoration des services rendus à l'Église, celle des bienfaits dont la civilisation a eu sa part? Avoir, à une époque d'oppression et de désordre, sauvé l'idéal chrétien, en propageant dans

les consciences l'amour ardent des réformes; l'intelligence, en nous gardant par le labeur obscur et fécond de ses copistes, le trésor de la pensée antique; la fraternité, en abritant, en soulageant tant de misères humaines..., à tous ces titres, Cluny s'imposait à notre admiration. Les rappeler aujourd'hui, c'est revivre une page impérissable de l'histoire; car, s'il est vrai que la culture intellectuelle et morale soit la première de toutes, peu d'hommes, assurément, ont mieux que ces grands ouvriers de la vie chrétienne servi l'humanité.

Mais c'est aussi, Messieurs, évoquer une des plus belles créations de notre passé. Peu d'ordres religieux, sous leur forme universelle, ont été aussi fortement unis à la vie et imprégnés du génie de leur nation.

Français, Cluny l'est d'abord par ses origines, ce morceau de patrie qui l'a vu naître, ces horizons riants et calmes de notre Bourgogne où il s'est épanoui. Il l'est par son histoire. Dans cette longue suite d'abbés qui le gouvernent, deux seulement sont étrangers; deux autres appartiennent à cette Provence qui, alors séparée, nous reviendra un jour. Des monastères de l'Ordre, la plupart, les plus riches, les plus puissants, ont été fondés sur notre sol. Aussi bien, et dès le début, ces deux grands créateurs d'unité, le roi et le moine, se sont compris; au-dessus des barrières dressées par le régime féodal, ils se sont donné la main. C'est de Saint-Martin de Tours que vient le second abbé de Cluny : Saint-Martin, un des berceaux de la puissance capétienne ! C'est un autre abbé de Cluny, Mayeul, que le fondateur de la dynastie appelle à Saint-Denis : Saint-Denis, le sanctuaire de la monar-

chie française ! Et c'est le premier de nos grands monarques, Louis VI, qui donnera à Cluny, « au plus noble membre de son royaume », la protection royale. Désormais, l'alliance est conclue. Elle survivra aux siècles comme aux épreuves. Sur les confins de l'Allemagne, au croisement des routes des Pays-Bas et de l'Italie, au flanc de la Bourgogne, bientôt redoutable, l'abbaye sera l'œil ouvert qui regarde, le bras qui signale et qui agit. Elle est pour Jean le Bon contre Édouard III, pour Louis XI contre le Téméraire. Plus encore, cette fille dévouée du Saint-Siège sait parfois lui résister. Elle soutient Philippe le Bel contre Boniface VIII, et, dans cette querelle de la théocratie et de l'État, c'est vers la royauté que se tournent ses suffrages. C'est qu'avec le roi était la France. — On comprend que les d'Amboise, un Richelieu, aient voulu figurer parmi ses chefs.

Est-ce tout, Messieurs ? Par d'autres titres, Cluny nous appartient. Il n'est pas seulement de notre histoire, mais de notre race ; notre esprit latin et français a fécondé son propre esprit.

Le catholicisme est la moins nationale des religions. Cependant, sous l'unité de l'organisation, l'universalité de la doctrine, l'Église n'a pas effacé les traits particuliers, héréditaires, des peuples qui la composent. La divine semeuse a pu jeter le même grain dans les champs de l'humanité ; la diversité des terres et des cieux dore d'éclats variés la moisson qui se lève. Il y a un catholicisme français : celui de saint Bernard, de Gerson, de Vincent de Paul, de Bossuet, de Lacordaire ; et il n'est qu'à comparer ces grands hommes pour le définir. Une

alliance heureuse d'idéalisme et de bon sens, de sentiment et de raison, un même besoin de discipline et de liberté, une égale répulsion de l'individualisme qui isole les consciences ou de l'autocratie qui les absorbe, l'amour de la clarté, dans les croyances comme dans les devoirs, bref, une religion plus morale que métaphysique, moins mystique que sociale, missionnaire d'idées généreuses et de dévouements utiles, de vérité comme de fraternité universelle : ne sont-ce pas là, Messieurs, quelques-uns des traits de notre religion traditionnelle? Et si nous les retrouvons à Cluny, ne serait-il point, en cela surtout, un ordre vraiment, profondément français?

D'autres ont poussé plus loin la contemplation ou l'ascétisme. Lui, il est mesure et équilibre. Il n'est qu'à voir ses églises : chefs-d'œuvre de simplicité et de force, où nulle parure factice ne cache la pureté des lignes et l'harmonie des proportions. On peut prier, et penser aussi sous ces voûtes. Elles sont graves et sereines; on n'y sent point l'angoisse qui cherche Dieu, mais la certitude qui le trouve et la confiance qui l'adore. Ici, l'art, ce grand révélateur d'âmes, nous explique la vie. — Ouvrez la Règle. En elle, rien de figé ni d'immobile. Ces fils de saint Benoît ont voulu être de leur siècle; ils ont compris que l'éternité des lois divines ne s'applique pas aux préceptes des hommes, si parfaits qu'ils soient, que les saints eux-mêmes doivent compter avec le temps comme avec notre faiblesse. Rien non plus d'oppressif ni d'arbitraire. Soumettre la nature n'est pas l'abattre : il faut dompter le corps, sans asservir l'esprit. Dans cette région supérieure de la vérité et de l'amour, le moine n'a

plus à mutiler son âme. Ses facultés restent intactes et libres. La Règle veut qu'il se mortifie, mais qu'il pense; qu'il pense, mais qu'il travaille. Elle ne l'abandonne point, sans contrepoids, aux effusions mystiques, sachant bien que suivre son rêve, est s'élever parfois, et plus souvent se perdre. Le livre ou l'outil dans la main, la prière et le chant sur les lèvres, qu'il aille, maintenant, vers ce monde de misères et de douleurs qu'il est appelé à secourir! — Étudiez les institutions. Quel accord entre l'autorité et la liberté! Une république fédérative dont tous les membres sont unis, dont chacun reste autonome; une loi commune, la Règle; un pouvoir central, l'abbé, qui administre; le chapitre, qui légifère et qui contrôle; un équilibre heureux de fonctions viagères, de conseils élus, de garanties et de pouvoirs... voilà le régime que Cluny instaure dans l'histoire monastique. N'est-il pas celui que les anciens regardaient comme l'idéal des institutions humaines? — Suivez son rôle. Cluny sait concilier les idées comme les devoirs. Dans la grande lutte du temps entre le sacerdoce et l'empire, il prévoit déjà les concessions possibles et les solutions durables. S'il n'est pas neutre, il peut être arbitre, et c'est un de ses abbés, saint Hugues, qu'Henri IV, menacé, réclame pour médiateur... Entre les deux grandes cultures intellectuelles, antique et chrétienne, qui se disputent le monde, il veut l'entente. Comme les grands esprits du IV^e siècle, ses docteurs concilient la « sagesse » et l'Évangile, et s'ils affirment la foi, ce n'est point pour condamner, pour maudire les œuvres impérissables que l'imagination et la raison païennes nous ont léguées. Un homme tel que Pierre le

Vénéralable a pu être le premier théologien et le premier lettré de son temps, combattre les hérétiques et accueillir Abélard, commenter l'Écriture et parler « comme Platon ». Ce grand moine n'est pas seulement un nom, mais un symbole : celui de son Ordre et de son pays.

Dernier trait de l'âme clunisienne. Elle est *sociale*. — Et cela est encore bien français.

De la vie sociale, Cluny a le sens comme les vertus. Il est venu à cette heure de l'histoire où le particularisme est partout, dans l'Église comme dans l'État, où, dans la décomposition du monde carolingien, se dissout le sacerdoce comme l'Empire. Dans cette anarchie, il est l'organisation. Le premier, au système individualiste de saint Benoît, il oppose une conception fédérative ; plus de petits groupes isolés, dispersés, impuissants, mais une congrégation sous une loi et sous un chef. Par Cluny, le système des grands ordres religieux entre dans l'histoire ; et, par Cluny, c'est encore le catholicisme lui-même qui, restauré, reconstitué, va prendre une conscience plus nette de sa structure et de sa mission. Dans les cadres sans cohésion et sans vie, la nouvelle famille a jeté les ferments d'une renaissance. L'Église retrouve enfin des aspirations et une action communes. Un même besoin de réformes, un même rêve de liberté circulent dans ses membres. Au delà de leur seigneurie, de leur paroisse, de leur province, prêtres ou fidèles ont mieux compris la solidarité de leur foi. Quelle révolution dans le monde chrétien!... Mais quel changement aussi dans la société ! Du même coup, c'est le vieux conservatisme féodal qui s'ébranle : non seulement la vie religieuse, mais la vie populaire va se modifier.

Messieurs, on a pu dire que les ordres français étaient surtout de grandes écoles de fraternité. Il n'est point, pour Cluny, de définition plus juste. Et, en vérité, dans un siècle de force et d'injustice, qui donc a, mieux que ces moines, servi la cause du peuple? Ils défrichent, ils labourent, ils sèment; mais chacun de leurs centres de culture s'ouvre comme un asile. Dans l'enceinte sacrée, le colon ou le serf sait qu'il travaillera avec l'espoir du lendemain. Ainsi, à l'ombre du couvent, les misérables se reprennent à vivre. Pour les nourrir dans la famine, pour les défendre contre l'usure, un Mayeul, un Odilon, vendront les vases sacrés ou engageront les terres. Pour les sauver de leur seigneur, l'abbé lèvera la main qui tient la foudre. Qu'est-ce à dire? A son tour, le voici qui pénètre dans le donjon fermé. Il enjoint au maître d'adoucir le sort de ses hommes. Il le prend par la main, le rude baron, et lui fait signer la première des chartes qui proclameront la paix publique. La paix! La paix! Oh! le rêve, la passion folle de ces âges! de l'être humain, qui rivé à sa tenure, ployé sur le sol, aspire à un peu de liberté et de lumière! La paix entre les seigneurs! La paix entre les princes! La paix pour le prêtre qui prie, le bourgeois qui voyage, le vilain qui laboure! La paix entre tous les hommes qui portent le signe du Christ! Et, à cette tâche admirable, Cluny se voue pendant deux siècles. Il intervient entre les rois; il s'offre comme arbitre dans ces premiers chocs des haines sociales qui s'éveillent. Juste récompense de son rôle! Les haines l'ont épargné. La révolution populaire, ailleurs sanglante, ici fut pacifique. C'est un abbé de Cluny qui signe une des premières chartes de libertés

civiles et de garanties judiciaires; et reconnaissants des franchises obtenues, les bourgeois renoncent à la commune pour demeurer sujets de leur seigneur.

Et enfin, Messieurs, nous honorerons Cluny, parce qu'il a été le premier, sinon le plus bel élan d'idéalisme que la France ait inspiré.

Au XI^e siècle, la conscience française ébauchait déjà son triple idéal, national, chevaleresque, religieux. Nous naissons en pleine épopée. C'est celle de Charlemagne et de Roland (et ils sont bien nôtres, les paladins de la Croix qui nous sauvent du Croissant); celle des grands féodaux qui, pied à pied, ont défendu le sol contre les derniers barbares, Sarrasins et Normands, et relevé le commandement, dans la léthargie ou la faiblesse de la puissance publique. Voici celle de Cluny. Oui, par ses religieux, ses abbés, par les papes sortis de son cloître, c'est déjà la France qui va semer partout les idées de réforme. C'est encore la France qui commence la lutte contre le césarisme saxon et la monarchie universelle, protectrice des petits et des faibles, gardienne jalouse de la primauté de l'esprit, du droit et du savoir. Et quand, sous l'inspiration de Cluny, un Français, Urbain II, viendra à Clermont, pousser le cri de guerre des chrétiens contre l'Islam, ce sera toujours la France qui tiendra l'épée libératrice. Saluons les débuts de notre légende des siècles. Si l'histoire a ajouté au poème, n'oublions pas que c'est un peu à ces moines, à ces grands défricheurs d'âmes et de forêts, que nous en devons les premiers chants. Les moines ont disparu. Les siècles ont passé; avec eux, bien des idées, des institutions, des sentiments de nos pères.

Mais la France se souvient. Elle honore aujourd'hui ceux en qui elle retrouve une part d'elle-même comme de son idéal.

Et c'est pourquoi, Messieurs, nous sommes réunis autour de ces ruines. Si nos morts veillent sur nous, s'ils se continuent en nous, si leur âme invisible flotte parfois sur le sol qu'ils ont aimé, puisse celle des vieux hôtes du monastère se poser un moment sur nos pensées. Ils nous rappelleront ces vertus individuelles qui font les hommes justes et ces vertus sociales qui rendent les peuples heureux. Peut-être, sur nos discordes assoupies, viendront-ils, comme en ce jour, mettre le baiser de leur paix éternelle... Au moins qu'ils soient bénis pour cette fête du patriotisme! Grâce à eux, nous pouvons dire à ceux qui doutent encore de notre union et triomphent trop aisément de nos querelles : « Regardez et écoutez. La France est là. Une nation qui sait se souvenir peut beaucoup oser. Elle est forte : forte comme l'espérance, forte comme la vie. »